

À propos du voyage en Iran de 1958

L'entretien de Malraux et de Khânlari

Grand aventurier et passionné par la culture orientale, André Malraux a voyagé à travers plusieurs pays tels que la Chine, le Cambodge, l'Inde, ainsi que la Perse (l'Iran actuel). Bon connaisseur des civilisations et des arts du monde, il a voyagé quatre fois en Iran : les trois premières fois en été 1929, en été 1930 et au printemps 1931, avec sa première épouse Clara ; la quatrième fois en novembre 1958, avec sa troisième épouse, Madeleine. La trace de cette fascination pour la culture et l'art iraniens, notamment son intérêt pour la ville Ispahan, se trouve dans certains de ses ouvrages, principalement dans ses mémoires.

Lors de son séjour de quatre jours, du 23 au 26 novembre 1958, il rencontre des journalistes, les hommes de lettres, des intellectuels, des politiciens, et aussi le Shâh d'Iran. Son arrivée à Téhéran commence par une conférence de presse. Les 24 et 25 novembre, il est reçu par quelques politiciens iraniens, tels que Ali-Asgher Hekmat, le ministre des Affaires étrangères, Manouchehr Eghbâl, le premier ministre, Hossein A'lâ, le ministre de la Cour, et il s'entretient avec Mohammad-Rezâ Shâh pendant trois heures. Avant de partir en Inde, il prononce un discours à l'Université de Téhéran¹. À la suite de cette dernière visite et de sa rencontre avec les écrivains, poètes et journalistes iraniens, la prestigieuse revue *Sokhan*, qui porte un intérêt particulier à la

¹ Voir *Le Monde*, 8 novembre 1958, p. 4 et 22 ; et 25 novembre, p. 16, et 26 novembre, p. 7.

littérature mondiale, et notamment à la littérature française, publie quelques pages sur ce sujet sous le titre « Goftogo bâ André Malraux » (« Entretien avec André Malraux² »)

Malraux répond aux questions des professeurs et des écrivains iraniens qui s'étaient réunis à l'université de Téhéran pour le rencontrer. L'organisateur de cet entretien est P. Dastân, le pseudonyme de Parviz Nâtel Khânlari (1914-1990), rédacteur en chef de la revue, ainsi que professeur d'université, chercheur, critique littéraire, traducteur, linguistique et homme politique.

L'entretien est réalisé en français, mais il est traduit en persan par Khânlari pour qu'il soit accessible au public iranien. Étant donné qu'il n'y avait pas d'autre document officiel sauf la publication de la revue *Sokhan*, je me suis proposée de traduire cette version persane en français, une tâche difficile notamment en ce qui concerne les propos attribués à Malraux. Cet entretien commence par une courte biographie³ de l'intellectuel français et se poursuit avec des questions et réponses échangées entre lui et Khânlari. Cette discussion a pour objet le cheminement et l'avenir du roman au XX^e siècle, ainsi que ceux de la poésie dans le monde, et notamment en Iran. À travers cet échange, nous pouvons constater à quel point l'auteur français connaissait la littérature et l'art classique et moderne iraniens, intérêt qui se manifeste par ses voyages et par ses écrits. Réciproquement, nous pouvons observer à quel point les hommes de lettres iraniens y compris Parviz Nâtel Khânlari connaissaient bien la littérature française contemporaine.

En outre, cet échange révèle également une amitié et un contact exceptionnel entre ces deux personnalités littéraires et politiques française et iranienne. Ils se retrouvent six ans plus tard en 1964 à Paris, lorsque l'un et l'autre occuperont les fonctions de ministre de la culture dans leurs pays respectifs. Cet entretien informel est également traduit en persan et publié dans la revue *Sokhan* en 1976, à l'occasion de la disparition de Malraux, afin de lui rendre hommage. Khânlari définit la nature de leur relation de la manière suivante : « Mes relations avec André Malraux étaient très officielles et amicales⁴ ». Selon lui, cette amitié était surtout limitée à l'envoi des messages de félicitations et de condoléances et cela a duré longtemps jusqu'à la mort de Malraux⁵.

2 *Sokhan*, série 9, n° 8, novembre 1958, p. 735-739.

3 Elle reprend les erreurs et inexactitudes qu'on colportait alors au sujet de Malraux.

4 *Sokhan*, série 25, n° 6, octobre et novembre 1976, p. 563.

5 *Ibid.*

Ajoutons que Khânlari est une figure littéraire et politique éminente à l'instar de son homologue français. En tant que ministre de la culture, il a joué un rôle important dans la démocratisation de la culture et de la connaissance dans son pays avec l'initiative de fonder *Sepâh-e dânech* (« L'armée du savoir »). En effet, dans le cadre des réformes liées à la Révolution blanche⁶ en Iran en 1963, ce projet est proposé et effectué par Khânlari dans le but de lutter contre l'analphabétisation. Au regard de ces échanges entre les deux hommes, il est possible de considérer que les réformes culturelles entreprises par André Malraux, pionnier de la démocratisation de la culture en France, ont constitué un modèle.

Les pages qui suivent sont la traduction française de la publication de la revue *Sokhan* en 1958.

Entretien avec André Malraux

André Malraux, le célèbre écrivain français était à Téhéran ces jours-ci. Malraux est né en 1901 à Paris. Ce grand écrivain considère la littérature comme le résultat et le fruit des expériences personnelles de vie. Dans cette perspective, il était depuis toujours à la recherche des expériences qui l'initieraient à la signification de la vie humaine. Dans sa jeunesse, sa passion pour les voyages en pays inconnus l'a amené à partir en Indochine avec une équipe archéologique. Il est resté dans ce pays pour quelques temps. Puis, il a participé à la Révolution chinoise de 1926. Il est allé en Allemagne à l'époque où Hitler était au pouvoir. Ensuite, lors de la guerre civile d'Espagne, il a dirigé l'armée de l'air des Républicains. Sous l'Occupation, de 1940 à 1944, cet écrivain brillant s'engageait dans le mouvement de Résistance. Après la Libération, il est nommé comme ministre de l'information en 1945. Puis, il est devenu le responsable de la propagande du RPF [le mouvement politique fondé par le Général de Gaulle].

⁶ L'expression désigne l'ensemble des réformes visant à moderniser le pays selon les projets du Shah.

Les œuvres les plus importantes de Malraux sont les romans tels que Les Conquérants (1928), La Voie royale (1930), La Condition humaine (1933), Le Temps du mépris (1935), L'Espoir (1937), La Lutte avec l'ange (1943).

Cependant, André Malraux dont le principal domaine d'expertise était l'archéologie a rédigé quelques ouvrages sur l'histoire de l'art qui contiennent ses points de vue sur la critique artistique. Parmi eux citons Le Musée imaginaire (1947) et La Création artistique (1948).

André Malraux, avec ses grands yeux perçants, son grand front et ses lèvres fines, était au Club de l'Université [de Téhéran], au sein d'un groupe de professeurs et d'écrivains iraniens. Il essayait de donner des réponses pertinentes aux questions variées posées par les journalistes, les hommes de lettres et les jeunes amateurs de littérature. Certains parmi eux le connaissaient pour son engagement politique et certains l'admiraient pour des raisons littéraires. Cinquante-sept ans de vie tourmentée, imprégnés de voyages, d'explorations, d'activités politiques, de combats en temps de guerre et de travaux littéraires, non seulement n'ont pas éteint sa joie de vivre, mais ont marqué en lui une certaine dignité qui transparaît sur les traits de son visage, ses gestes et ses paroles suscitant un immense respect chez ses interlocuteurs. Chacun à son tour lui posait une question. Comme il est fréquent dans ces types d'événements, les questions étaient tantôt profondes tantôt banales. Cependant, l'écrivain et politicien français savait bien comment répondre à chaque question pour que l'échange soit utile et qu'il soit l'occasion de développer tel ou tel de ses points de vue sur l'art ou la politique.

De mon côté, j'étais familier d'une partie des œuvres de ce grand écrivain et je l'avais déjà vu. J'ai attendu le moment approprié pour pouvoir échanger un peu avec lui. Je souhaitais connaître ses idées littéraires et artistiques du moment et aussi savoir s'il avait le projet d'une nouvelle publication. Cette opportunité s'est enfin présentée à moi. J'ai dit : « Monsieur Malraux, cela fait quelque temps que vous n'avez pas écrit de roman. Avez-vous renoncé à retourner à ce genre littéraire grâce auquel vous avez acquis tellement de notoriété ? Au fait, pourquoi n'écrivez-vous plus de roman ? »

Malraux : Vous connaissez la réponse à cette question. Et vous, pourquoi n'écrivez-vous pas de roman ?

Khânlari : Je ne suis pas romancier. Mais vous, vous avez prouvé votre maîtrise dans ce domaine et il est étrange que vous, vous l'ayez abandonné. Je pose plutôt cette question parce que je constate ce renoncement [à écrire un roman] chez beaucoup de grands écrivains contemporains. Aldous Huxley a définitivement abandonné l'écriture de roman (au sens strict du mot) et ses œuvres portent dorénavant plutôt sur les questions philosophiques et mystiques. Forester, dont certains romans sont considérés comme des modèles de la littérature mondiale, a abandonné l'écriture de roman, selon ce qu'il m'a dit lui-même le mois dernier à Cambridge. Il m'a dit qu'il préférerait se consacrer aux recherches littéraires et historiques ainsi qu'à l'écriture et à la traduction des biographies.

Vous aussi, cela fait quelques années que vous avez consacré tout votre travail aux sujets artistiques et vous n'avez plus publié de roman. À votre avis, est-ce le hasard qui fait que les romanciers, à notre époque, se détournent de ce genre, ou est-ce dû à une autre raison ?

Malraux : Votre analyse est juste. Notre temps n'est pas celui du roman. C'est pour cela que le roman, au sens strict, n'est plus pratiqué comme auparavant. Ceux qui écrivent des romans appliquent plutôt des formes narratives dans leurs propres œuvres. Je ne veux pas dire que cette manière est inadéquate. Dans l'histoire du roman, les écrivains l'ont fait plusieurs fois. Mais la réussite n'est pas certaine sur ce chemin. Quelques fois cela aboutit à un bon résultat et à un progrès dans l'art d'écrire le roman ; certaines fois cela conduit à un échec et à l'affaiblissement du roman.

Khânlari : Mais vous n'avez pas dit pour quelle raison le roman n'est plus aussi répandu qu'auparavant. Pourquoi, de nos jours, les lecteurs n'ont-ils plus autant d'intérêt à lire des romans qu'aux époques précédentes ?

Malraux : C'est parce que d'autres choses ont remplacé le roman. Vous penseriez tout de suite au cinéma, à la radio et à la télévision. Mais ce n'est pas cela. Ceux qui rivalisent avec le roman à notre époque, ce sont les faits divers dans les journaux. Ne soyez pas étonné de ces propos. La structure de chaque roman n'est composée que de quelques incidents inattendus. Prenons comme exemple l'un des romans de Balzac qui fait partie de l'un des meilleurs modèles de ce genre. Si on laisse de côté les pensées de l'auteur et certaines descriptions qui ne constituent pas

les principes du roman, que reste-t-il ? Une princesse qui est amoureuse d'un jeune homme indigent. Il existe également quelques coïncidences et quelques actions banales dont la succession laissent perplexe. Et ce sont ces éléments qui attirent l'attention du lecteur et qui suscitent ses émotions et sa curiosité.

À l'époque de Balzac, les journaux ne consacraient pas de colonnes ou de pages à la publication de ce type de nouvelles. Les gens recouraient au roman pour satisfaire leur besoin naturel et leur curiosité. À présent, chacun trouve quelques faits divers dans le journal qu'il lit le soir ; c'est pourquoi il n'est plus obligé de lire un roman pour cela.

Khânlari : Ainsi, pensez-vous que le roman est en cours d'abandon ?

Malraux : Non, mais le roman doit chercher un autre chemin. C'est pour cela que beaucoup d'écrivains se détournent du monde réel et se réfugient dans le monde imaginaire. Votre [écrivain] Sâdegh Hedâyât est un bon exemple de cette démarche.

Dans le roman *Buf-e kur (La Chouette aveugle)* dont j'ai lu la traduction française, il n'y a pas de trace du monde réel. Toute l'histoire se passe dans un monde [imaginaire] entre le sommeil et le rêve. Beaucoup d'autres romanciers de notre époque essayent de créer comme lui un monde ironique ou allégorique qui serve de cadre aux péripéties de leur intrigue. C'est une possibilité mais pas la seule solution. Il faut attendre et voir ce que les futurs romanciers prendront comme disposition pour résoudre le problème du roman.

Khânlari : Que pensez-vous de la poésie ?

Malraux : Je voulais vous poser exactement la même question. Je sais que votre pays est le berceau de la poésie. Je connais la traduction de certains grands poètes classiques iraniens. J'aimerais bien savoir s'il y a une évolution dans le style du poète contemporain et si les nouveaux styles sont en vogue, ou si les anciennes règles se poursuivent.

Khânlari : Il est certain que tous nos poètes contemporains n'imitent pas les Anciens. Le désir de découverte, qui est l'un des dons de la civilisation et de la culture occidentales est également en vogue en Iran. Chacun de nos jeunes poètes a choisi son propre chemin. Cependant, tous n'ont pas atteint le même niveau de réussite. Certains ont rencontré le succès alors que d'autres pas tellement.

Malraux : En art, en particulier s'il s'agit d'une nouveauté et d'une modernité, la quantité des ventes ne détermine pas la valeur artistique de l'œuvre. J'aimerais savoir si les nouvelles formes ont périmé les œuvres des Anciens [dans la littérature persane]. Est-ce que les gens lisent toujours les poèmes de grands noms tels que Hafez, Saadi ou les nouveaux poètes les ont remplacés chez les lecteurs [iraniens] ?

Khânlari : D'après ce que je sais, non seulement l'émergence de nouvelles formes n'a pas diminué la popularité des œuvres des anciens grands poètes, mais on peut dire qu'elles sont (devenues) plus en vogue à notre époque. C'est comme si certains anciens grands poètes venaient tout juste d'être découverts. Par exemple, les poèmes lyriques de Mowlavi [Rumi] ont éveillé plus d'intérêt et trouvé plus de lecteurs ces jours-ci, par rapport à toutes les époques.

À cet instant, l'un de mes amis qui était présent intervint en disant : « À mon avis, les œuvres des anciens poètes ne sont plus en vogue et elles seront peu à peu abandonnées ».

J'ai dit que je n'étais pas d'accord avec cet ami. Mon ami insistait sur le fait que ses propos étaient fondés sur les statistiques. J'ai dit qu'il fallait demander aux libraires des statistiques correctes sur ce sujet, pour qu'on sache mieux quel type d'œuvres a plus de lecteurs. D'après les informations que j'ai acquises dans ce domaine, je sais avec certitude que pour la vente de chaque exemplaire d'une œuvre d'un poète contemporain, ce sont plus de cent exemplaires d'un poète classique connu qui seront vendus.

L'entretien avec Malraux était sur le point de se transformer en un débat entre mon ami iranien et moi. Mais Malraux a coupé court à cette discussion en disant : vos propos [ceux de Khânlari] correspondent mieux à mes critères. Bien que les nouvelles formes soient excellentes et populaires, elles ne remplacent jamais l'art ancien dont le crédit et la valeur ont été éprouvés et attestés au fil du temps. Au contraire, il est plus probable qu'elles favorisent leur diffusion. Les critiques ainsi que les amateurs d'art essayent d'appliquer de nouveaux critères aux œuvres du passé pour mettre en lumière des significations nouvelles. On dirait que chaque nouvelle école et chaque nouveau style ouvrent une nouvelle fenêtre sur les œuvres des Anciens et mettent en relief leur art d'un autre point de vue. On sait que l'arrivée de Baudelaire a fait évoluer la manière de voir et concevoir la poésie dans la littérature française. Cependant, cette grande transformation dans l'évaluation de la poésie a donné une autre importance aux œuvres des Anciens. Ce qu'on

comprend de Racine aujourd'hui n'est pas la même chose que ce qu'on comprenait auparavant, même si le texte n'a pas changé.

Il vaut peut-être mieux qu'on donne un exemple de la peinture pour que cette idée soit plus explicite et plus claire. Les courants picturaux, comme le cubisme, n'ont pas rendu obsolètes les œuvres des grands anciens peintres tels que Michel-Ange, Rembrandt et Titien. Néanmoins, à notre époque, tout le monde essaye de montrer que leurs œuvres répondent aux nouveaux critères.

J'ai eu la même expérience lors de ma découverte des miniatures iraniennes. Cela veut dire que ce qui m'a initié au style pictural iranien était la similitude que j'ai constatée entre les dessins et les couleurs [des œuvres] de Matisse, le peintre contemporain français, et les miniatures iraniennes et non la recherche et l'étude de l'histoire ancienne. Je peux dire que Matisse m'a amené à connaître et à apprécier la peinture iranienne. Ainsi, il n'est pas surprenant que les nouvelles formes de poésie persane aient renforcé la réputation de ces œuvres [la poésie classique].

Mon ami n'était pas convaincu de ce raisonnement et il souhaitait argumenter et prouver que la poésie classique persane deviendrait obsolète. Mais le temps venait à manquer et Malraux qui devait partir le lendemain a commencé à dire au revoir aux participants qui quittaient progressivement la salle.

J'ai aussi décidé de partir tandis que Malraux me serrait la main en disant : « Je tiens à vous remercier de m'avoir aidé à exprimer certaines de mes idées. »

Traduction de Neda Sharifi,
docteure en littérature comparée, Université de Lille



Parviz Nâtel Khânlari (1914-1990),